

# **Penser la liberté après « le hasard et la nécessité » ou La contradiction, condition de notre liberté**

**Jean-Luc Martin-Lagardette**

*Intervention aux Ateliers sur la contradiction (École des Mines de Saint-Etienne, du 19 au 21 mars 2009).*

Selon notre thèse, la contradiction n'est pas un problème, un mystère ni même une limite, elle est la **CONDITION** de notre liberté, la **MARQUE MÊME** de notre humanité. Plus qu'une pierre d'achoppement, comme elle est vue généralement, elle est la  *pierre de touche*  nous permettant de rehausser notre pensée, de dépasser le seul côté « objectif », phénoménal, des choses et du monde, pour tenter de les « comprendre », de les prendre en nous. En effet, contrairement à ce qu'une certaine conception scientifique tente de nous faire accroire, le monde n'est pas seulement objet extérieur (objectif), ni forcément sans raison, il est en nous comme nous sommes en lui. L'univers est à la fois « en soi » et « pour nous », comme disent les philosophes.

Jacques Monod écrivait, dans le *Hasard et la nécessité* (Seuil) : « La nature est objective, et non pas projective, avec son corollaire impératif : le postulat de l'objectivité de la nature implique le refus  *systématique*  (souligné dans le texte) de considérer comme pouvant conduire à une connaissance “vraie” toute interprétation des phénomènes donnée en termes de causes finales, c'est à dire en terme de “projet” ».

Le célèbre biologiste affirmait même que « la connaissance objective [est] la  *seule*  (souligné dans le texte) source de vérité authentique ». Il ajoutait que « cette idée austère et froide [le monde n'a pas de finalité] impose « un ascétique renoncement à toute autre nourriture spirituelle ».

Nous voulons montrer que la contradiction, présente constamment et sous différentes formes dans la science dite objective, nous incite à réviser cette conclusion et à admettre au moins comme hypothèse la possibilité d'une finalité à l'univers. De façon paradoxale (nous sommes bien dans notre sujet !), notre thèse soutient que c'est parce que nous avons une finalité que nous sommes libres. Car la  *spécificité*  de l'humain, c'est précisément de déterminer lui-même la finalité qu'il veut bien s'octroyer... dans un cadre à la fois déterministe et dépendant de ses choix.

La liberté est l'un des thèmes les plus propices au débat contradictoire. Il lui est d'ailleurs intrinsèquement lié. La plupart des philosophes l'ont abordé, en confondant parfois trois acceptions du mot liberté :

- Possibilité : moyen d'action, pouvoir d'agir
- Libre arbitre : autodétermination
- Acte gratuit : sans cause préalable, sans mobile.

On peut dire que la liberté est le thème central de toute philosophie.

Chaque homme ressent la liberté et la reçoit comme un fait. Et il la proclame, dans tous les pays du monde, par le fait même qu'il juge et se juge, donc déclare responsable ou irresponsable, coupable ou innocent, celui dont il examine l'action pour savoir si elle a dérogé ou non aux lois. Sans la présomption de liberté, tout jugement, moral comme judiciaire, est illégitime.

## **Nous nous sentons libres mais nous sommes complètement déterminés**

Bien des scientifiques ont publié les réflexions que leur occasionnaient leurs découvertes. Pour nombre d'entre eux, à l'instar de Jacques Monod, chantre du désenchantement du monde, et de certains philosophes, la liberté n'est qu'une vue de l'esprit.

Pour Nietzsche, la liberté, c'est la puissance : pas de liberté sans pouvoir. L'homme n'est libre que quand il se donne les moyens d'imposer son vouloir. L'homme libre est guerrier, écrit-il.

Schopenhauer a écrit un *Essai sur le libre arbitre* pour expliquer que la croyance en cette « mystérieuse faculté » est bien naïve, tellement nous sommes prisonniers de ce que nous sommes, de notre histoire mais surtout de notre caractère. Pour lui, l'acte gratuit est inconcevable.

Et il est vrai que nous découvrons chaque jour combien genèse et épigénèse commandent nos choix. Le monde vivant est né du chaos. Il n'a pas de but prédéfini. Il subit la loi d'airain de la survivance du plus adapté. Nés du hasard et de la nécessité, nous sommes déterminés par nos gènes et notre environnement (social, économique, culturel, etc.). La pensée humaine, émanation du cerveau retenue par la sélection naturelle, suit ce que les neurones lui dictent sans qu'une volonté venue d'on ne sait où puisse décider sans cause et orienter librement le cours des choses.

Aujourd'hui, la résonance magnétique fonctionnelle permet de visualiser le cerveau en action. Et nous découvrons des choses étonnantes, par exemple, qu'une aire du cerveau se met en œuvre AVANT que nous prenions consciemment une décision. Notre cerveau serait le vrai décideur et nous ne ferions que rationaliser son choix *après coup* (cf. Benjamin Libet)<sup>1</sup>.

En fait, d'autres expériences montrent qu'il n'y a pas UN centre de décision unique, que plusieurs zones sont mobilisées et que les processus neuronaux sont extrêmement complexes. La liberté/volonté échappe en fait toujours à l'objectivation. Nous verrons plus loin combien ce constat est capital.

Bref, pour beaucoup de penseurs, nous sommes des automates, à l'image de l'homme-machine de La Mettrie.

Nous nous constatons partout déterminés. Mais nous pensons toujours 'liberté'. Toute notre vie sociale et politique est fondée sur ce concept. Sans lui, toute notion de droit disparaîtrait, et pas seulement de droit judiciaire.

Sans la notion de liberté, le mot 'humain' n'a plus aucun sens, car il n'y a plus ni bien ni mal, ni responsabilité.

## **Nous sommes à la fois libres et non-libres, mais pas sous le même rapport**

Pour tenter de dépasser la contradiction, je propose un processus en deux temps.

### 1 - Distinguer le 'moi' et le 'je'

● Je vois une distinction *de nature* entre le "je" et le "moi". Cette distinction (qui prolonge les intuitions de Fichte, Hegel et Sartre) permet de faire apparaître :

- A) Le '**je**' comme un acte intentionnel pur, autposé et absolument libre car transcendant (*nous allons le démontrer ci-dessous*). C'est le sujet par excellence. Être sujet

---

<sup>1</sup> A rapprocher de Sartre : « Quand la volonté intervient, la décision est prise et elle n'a d'autre valeur que celle d'une annonciatrice » (*L'Être et le néant*).

est d'ailleurs sa caractéristique principale. Il n'a pas d'antécédent, *il n'est pas l'effet d'une cause*. Avant d'apparaître, il est inexistant, comme la conscience au réveil. C'est la seule effectivité dans l'univers qui ait cette caractéristique. Je le vois (*voir plus loin*) comme le maître de l'orientation du cours des pensées (elles-mêmes déterminées).

Fichte : « "Je pense le mur" : Pensez et tâchez de saisir le 'je' qui pense le mur. Il vous fuit toujours ».

Le 'je' est seulement, en soi, volonté. Il est acte pur d'orienter la lumière de la conscience dans une direction ou une autre. Ce 'je' *n'est pas objectivable*. C'est pourquoi il échappe à la science. Il échappe même à lui-même. Je ne puis saisir mon 'je' parce qu'il n'est que sujet<sup>2</sup> !

Ce constat est capital : cela veut dire que la chose la plus sûre pour nous dans le monde de la connaissance (cf. « Je pense donc je suis ») est à jamais insaisissable<sup>3</sup>.

D'où sa transcendance absolue (à la fois toujours là et toujours ailleurs)<sup>4</sup>.

Ne confondons pas le 'je' avec le 'moi'.

- B) Le '**moi**' comme l'être conscient et sensible, à la fois mental, émotionnel (psychologique) et physique (instinctif, physiologique), support du 'je' et centre de notre personnalité. Il a cette particularité d'être à la fois sujet et objet : je peux m'analyser, connaître mon caractère, mes préjugés, etc.

Le 'je' lui, cette source première de notre pensée, de notre être, de l'humain en soi ne peut être qu'*acte* (mouvement invisible) et jamais *objet* d'étude (pas même pour soi). C'est pourquoi soit il n'est rien (pour les matérialistes, qui le font dépendre du cerveau ou le rejettent dans la métaphysique) soit il est (potentiellement) infini (d'origine divine pour les croyants).

Si le 'je' ne peut jamais être appréhendé comme 'objet', ce n'est pas pour autant qu'il n'est rien en soi ou quantité négligeable. Bien au contraire, il est essentiel, non en soi mais *pour chacun de nous*. Car c'est par lui que se définit notre personnalité, que se construit notre être véritable, que nous pouvons nous individualiser ('âme') et que, en conséquence, la nature est entièrement transformée (cf. explosion des technologies, changements climatiques, etc.).

Cette contradiction au cœur de notre moi (à la fois sujet et sujet/objet) n'est conciliable que dans *un acte de foi*. C'est ce que Kant observait quand il disait que la science s'arrête nécessairement devant la porte de la métaphysique, du transcendantal.

La contradiction peut aussi se dépasser dans un processus dialectique, comme le pensait Hegel, le prince de la synthèse, le grand marieur des oppositions. Il soutenait que : « L'Esprit n'est pas une abstraction, mais le processus qui pose en soi-même des *différences absolues* ».

Voici ce que dit le philosophe allemand (*Leçons sur la philosophie de l'histoire* et *La Raison dans l'histoire*) :

« L'esprit ne peut avoir affaire qu'à un contenu spirituel. (...) Il se prend lui-même pour objet. Il parvient à un contenu qui n'est autre que lui-même. Le savoir est sa forme et son mode d'être, mais le contenu de ce savoir est précisément le spirituel lui-même. Cela veut

---

<sup>2</sup> Cela confirme l'intuition des philosophes des Lumières, et le prolongement politique qu'ils en ont déduit, en décrétant que la personne humaine ne devait jamais être considérée comme moyen (objet) pas comme fin en soi (sujet). C'est pour cela aussi que J.-P. Sartre pouvait dire : « la liberté n'a pas d'essence. En elle, l'existence précède l'essence » (*L'Être et le néant*).

<sup>3</sup> Schéma des trois A (A, A' et A'') présenté à la tribune des Ateliers.

<sup>4</sup> Ce 'je' a une cause à jamais inconnue (car insaisissable par la science). Il peut être attribué soit au hasard, soit à un Créateur. Nous verrons en conclusion comment le tiers exclus peut être réintroduit dans cette dualité.

dire que la nature de l'Esprit est de rester toujours auprès de soi. En d'autres termes, il est libre ».

« En se sachant, l'esprit se pose distinct de ce qu'il *est* ; il se pose pour soi, se développe en soi ; il y a là une nouvelle différence entre ce qu'il est en soi et ce qui est sa réalité, ainsi se présente une forme nouvelle ».

C'est cette « nouvelle différence » qui m'intéresse, car *c'est elle qui permet que la contradiction puisse exister et nous apparaître*.

Sans cette séparation/opposition au cœur de notre esprit, sans cette *médiation* selon le terme du philosophe, il n'y a pas de sens, ni même de pensée possible – et encore moins de liberté !

L'acte de penser est avant toute chose, comme Hegel et surtout JP Sartre l'ont expliqué, « négativité », division, création de néant au sein de la nature. C'est grâce à ce pouvoir de scinder notre moi (sujet/objet) que nous pouvons concevoir comme opposés Dieu et hasard et toutes sortes de déterminations entre elles. Et faire ainsi apparaître autant de possibilités de contradictions.

Du même coup, si l'on veut bien suivre notre logique, nous pouvons désigner le *territoire* précis où se loge notre liberté.

Sachant qu'effectivement, partout ailleurs, nous ne sommes pas libres : notre corps et donc notre caractère, nous déterminent. En revanche, nous pouvons choisir de modifier notre caractère, de nous former, d'opter pour de nouvelles qualités de pensée, etc.

Comment cela est-il possible ?

Revenons aux neurosciences qui nous apprennent que nous sommes « agis » par les différentes régions de notre cerveau : reptilien, limbique, préfrontal (le préfrontal étant la partie la plus récente et intelligente du cerveau. Selon que nous subissons la commande des étages automatiques de cet organe ou que mobilisons la « région » préfrontale, nous sommes déterminés (par nos instincts, nos émotions et nos croyances) ou agissons *librement* (l'esprit ouvert, impartial, capable de gérer le nouveau et le complexe). Alors seulement, nous pouvons gérer notre existence de façon *rationnelle et responsable*.

On peut rapprocher cela de ce que disait Spinoza dans son *Éthique* : « Un sentiment qui est une passion cesse d'être une passion, sitôt que nous en formons une idée claire et distincte ». « Est libre celui qui vit selon le seul commandement de la Raison »<sup>5</sup>...

## 2 - Une seule vraie liberté : choisir notre vision du monde

Voyons maintenant cette contradiction entre la finalité et le hasard. Contrairement à ce qu'on entend parfois dire, ni les travaux de Jacques Monod ni ceux de Darwin ne *démontrent* que le monde n'a ni créateur ni sens. L'absence de finalité a été seulement *postulée* par J. Monod : « (...) le postulat (nous soulignons) de base de la méthode scientifique : à savoir que la Nature est *objective* et non *projective* ».

Pour Monod, il s'agissait bien d'un choix personnel, d'un postulat (c'est « un choix éthique », selon ses termes).

La 'non-projectivité' a été également affirmée par Darwin, plus encore qu'en raison de ses découvertes, en *réaction* à l'idée qu'il se faisait d'un Dieu bon. Donc essentiellement à partir d'une position morale et affective, donc anthropocentrée.

« Quel est l'intérêt de la souffrance de millions d'animaux inférieurs pendant un temps presque infini ? Cet argument très ancien, tiré de l'existence de la souffrance, contre une cause première intelligente, me semble fort ; alors que, comme on l'a remarqué, la présence

---

<sup>5</sup> ...et « éthique », précise-t-il par ailleurs.

de tant de souffrance s'accorde bien à l'idée que tous les êtres organiques se sont développés par variation et sélection naturelle. »

Si l'on dépasse cette subjectivité (le problème de la souffrance), donc scientifiquement parlant, *l'hypothèse* que l'univers ait une finalité reste *légitime*. Quand Darwin parle des mutations *aléatoires* entre les espèces successives, quand Monod évoque des *erreurs* dans la retranscription des gènes, c'est une façon anthropomorphique de parler.

En effet, évoquer le hasard peut aussi être une façon de masquer notre ignorance des causes réelles (de toutes façons infiniment complexes) de ces changements. Que celles-ci soit purement aléatoires ou intentionnelles est aujourd'hui impossible à trancher. Une seule chose est désormais sûre : ces mutations existent. En dire plus est déjà de l'ordre de l'*interprétation*, du *choix* (individuel ou collectif). En tout cas, pas de la logique scientifique.

Cette remarque est importante, alors que nous fêtons le bicentenaire de la naissance de Darwin. Comment surmonter la contradiction entre le hasard et la finalité de l'Univers ? Entre l'idée que le monde s'est construit de façon aléatoire et le fameux « Dieu ne joue pas aux dés » d'Einstein ?

Si l'on suit ce que l'on a dit plus haut, nous pouvons dire que la contradiction n'existe en fait *que dans notre esprit*. Il n'y a que *pour nous*, êtres pensants, que se pose cette *antinomie*, comme disait Kant.

Aussi, nous dirions ceci : peu importe que l'Univers soit né du hasard ou de la main de Dieu puisque la question de l'origine de l'Univers (tout comme, de façon étrangement semblable, celle de l'origine de notre pensée) est *inobjectivable*. Elle ne peut se décider que par un *choix* personnel de paradigme, un pari, pascalien ou non.

« Le mystère du commencement de toutes choses est insoluble pour nous, disait Darwin (*Autobiographie*) ; c'est pourquoi je dois me contenter de rester agnostique. »

Selon notre approche, cet inconnaissable, ce « mystère des commencements », ce qui est rejeté, parfois avec mépris, dans le métaphysique, c'est en fait non pas une impuissance, une chose négative, ni même une ignorance temporaire, mais bien la *spécificité*, le statut, la noblesse de la nature humaine.

C'est sa liberté<sup>6</sup>.

Il n'y aurait donc, selon nous, qu'une seule *vraie* liberté, celle de choisir notre *vision du monde*. Nous pouvons opter soit pour l'idée que l'univers a un sens, soit qu'il est né du hasard et de la nécessité (soit les deux, cf. le tiers inclus). À partir de là, découlent tous nos choix de pensée avec leurs conséquences concrètes dans nos actes et nos comportements (pensée positive ou négative, etc.).

C'est pourquoi cette question est majeure.

Hegel : « La pensée est l'unique sphère où tout élément étranger a disparu [elle ne peut être corrompue « ni par les vers ni par les voleurs »]. L'esprit est absolument libre auprès de lui-même. »

Dans ce sens là, quand la pensée « demeure auprès d'elle-même » comme il le dit joliment, notre liberté est infinie. Elle est alors, mais alors seulement, absolument indéterminée, contrairement à notre moi psychologique et à notre corps. Elle est la seule liberté qui soit *totale* pour l'homme : la liberté de choisir entre ses pensées, d'entrer en lui-même pour observer et orienter le cours de ses pensées.

C'est là seulement, à notre avis, que la parole biblique (« l'homme a été fait à l'image de Dieu ») a un sens ontologique : l'homme est tout-puissant (absolument libre) dans le choix de ses pensées. Dieu, si l'on admet son existence, nous laisse libres au point de pouvoir même nier son existence. D'une certaine façon, on pourrait dire que nous sommes responsables de ce que nous nous faisons (et non pas de ce que nous sommes, puisque ce que

---

<sup>6</sup> Cf. Sartre et son : « Nous sommes condamnés à être libres ». On peut aussi – c'est là notre liberté – voir cette condamnation comme une merveilleuse opportunité...

nous sommes est le résultat de notre passé et des circonstances qui ont accompagné notre naissance).

Dans cette configuration, le “je” conscient peut être vu comme un faisceau lumineux, une énergie spirituelle, *consubstantielle* à l’Être divin (comme lui sans cause ni détermination préalable).

À ce titre, même si nous avons été créés par une puissance spirituelle, nous n’en sommes pas dépendants, mais seulement DANS LE DOMAINE DE LA PENSÉE.

Notre ‘je’ nous offre ainsi une liberté infinie (l’orientation du flux intérieur indépendamment de tout, y compris d’un éventuel créateur) tout en insérant cette liberté dans un organisme soumis, lui, aux déterminismes (physiologiques comme psychologiques).

Le tiers, qui était exclu du couple hasard ou finalité, est réintroduit ici par cette proposition<sup>7</sup> : le monde est à la fois objectif et dépendant de nous (il a donc également un aspect indéterministe<sup>8</sup> constituant le champ d’action de notre liberté) car nous sommes co-créateurs de nous-mêmes<sup>9</sup>.

L’identité de substance entre le ‘je’ et la Force créatrice (l’Intelligence est partout) nous permet d’envisager les évolutions les plus inouïes.

Non pas, bien évidemment, pour revenir à l’ancien animisme que Monod méprisait tant, mais pour resceller une alliance entre l’homme et l’univers, fondée cette fois-ci sur des bases rationnelles et éthiques (comprenant, pour certains, la foi).

Notre corps, et avec lui tout l’univers, est alors le moyen concret de nous déterminer, de mesurer (par l’analyse des réactions du monde) la *qualité* de nos choix et d’assumer nos responsabilités, à la fois devant nos pairs et devant l’Esprit.

\*

*Jean-Luc Martin-Lagardette est journaliste et essayiste.*

*Ouvrages de l’auteur*

- *Évolution et finalité ; Darwin, Monod, Dieu (à paraître)*

- *Les Droits de l’âme ; pour une reconnaissance politique de la transcendance*

(L’Harmattan)

- *Vademecum de l’eau (Johanet)*

- *Guide de l’écriture journalistique (La Découverte)*

- *L’Information responsable (Ed. CLM).*

>> [www.jlml.fr](http://www.jlml.fr)

---

<sup>7</sup> Il s’agit bien ici d’une *proposition*, donc d’un choix personnel. Mais il est, scientifiquement parlant, légitime.

<sup>8</sup> Révélé par les contradictions dans la science objective.

<sup>9</sup> Le monde et nous formons ‘un’ : les changements climatiques illustrent de façon frappante combien la planète toute entière réagit à nos choix. On pourrait en dire autant avec la santé, etc.